Vicariat de Grouard.

L'inondation au Fort Vermilion.
(Extrait d'une lettre du R. P. Habay, O. M. I.)

Depuis six mois déjà on prévoyait que la Rivière la Paix pourrait bien déborder ce printemps, par suite de la quantité de la glace qui s'était amassée sur les bords dans un premier départ au commencement de l'hiver. Pourtant on vivait d'espérance. Les jeunes consultaient les ancêtres pour savoir si dans le passé, l'eau avait jamais dépassé les bords.

On me dit qu'une fois, probablement en 1888, sans doute du temps où le R. P. Auguste Husson et le R. P. Arthur-Louis Laity étaient de résidence à Fort-Vermillion, l'eau était parvenue jusqu'à la porte de l'ancienne église. La glace n'avait jamais traversé le chemin. Tout le monde avait donc confiance, et tous nous demandions à Dieu de nous préserver de l'inondation.

Vers la mi-avril, l'eau a commencé à monter, d'abord tranquillement, puis démesurément. Par prudence, j'avais demandé à Johnny Bourassa de nous prêter sa maison située sur le haut de la côte pour y réfugier nos enfants dans le cas de danger. Johnny Bourassa, un vétéran de la place, âgé de plus de 80 ans, qui a failli partir en paradis au mois de janvier dernier, mais que le bon Dieu nous a conservé pour l'édification de la paroisse, n'a jamais rien refusé aux missionnaires. Il a prêté bien volontairement sa maison, composée de deux étages, avec plusieurs chambres, et lui-même s'est retiré chez un de ses garçons qui demeure à côté.

Déjà de l'autre côté de la rivière, sur la rive gauche, l'eau avait dépassé les bords, de ce côté-ci il y avait encore six à sept pieds. Cela devenait menaçant, car l'eau montait en une journée de trois pieds et même plus. Je ne voulais pas exposer les enfants, surtout pendant la nuit, et je donnai ordre de les expédier

dans la maison de M. Bourassa. Quatre religieuses de la Providence les accompagnèrent.

Chaque nuit le gardien de nuit veillait sur les bords de la rivière pour donner l'éveil en cas de danger. Ce ne fut pas nécessaire.

Le 27 avril, à 4 h. ½ du matin, le bruit de la glace se mettant en mouvement nous réveille. Chacun veut voir, assister à la débacle. Cela paraît tout ordinaire, mais voilà que les glaçons s'entrechoquent, rien ne résiste devant eux, pas même les gros liards qui tombent comme l'herbe sous le couteau de la faucheuse. La tour de fils télégraphiques placée sur l'île en face penche à son tour, et s'écrase au milieu des glaçons.

Ce sont les dégâts qui commencent. L'eau continue à monter, traverse le chemin, s'en va dans la direction des maisons. Force au reste du personnel de la maison de rejoindre les enfants au sommet de la côte, d'abord en voiture tant que l'eau ne dépasse pas le moyeu des roues, puis en bateau.

Chacun emporte ce qui est le plus nécessaire, on tâche de sauver tout ce qu'on peut, mais on voudrait tout sauver qu'on ne le pouvait pas. J'emporte avec moi la sainte Réserve, la prière des apôtres me revient à la pensée : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

Pour un jour, la maison de Johnny Bourassa devient la demeure du bon Dieu. C'est là que le lendemain matin, après tout danger disparu, je célébrai la sainte messe sur un autel improvisé.

Pour le moment, l'eau monte toujours, elle envahit les caves du couvent et celles de l'école, elle arrive jusqu'au premier plancher ; dans l'église, il y a presque trois pieds d'eau, le marchepied de l'autel est complètement recouvert, l'eau passe par-dessus les clôtures, la maison entière n'est plus qu'un véritable lac.

A 10 heures, arrêt de la glace, l'eau baisse d'un pied jusqu'au soir à 9 heures. A ce moment-là la glace reprend son cours pour ne plus s'arrêter et l'eau commence à baisser graduellement. Pourtant on veille jusqu'à minuit par mesure de prudence.

Nos pertes sont assez considérables, je ne les énumérerai pas, nous avons perdu à la sacristie plusieurs ornements endommagés par l'eau, nos réserves dans le magasin ont été en partie gaspillées, mais nous nous estimons heureux en pensant que la divine Providence a épargné nos personnes.

D'autres ont subi de plus grandes pertes que nous, spécialement de l'autre côté de la rivière. Dans le magasin des Révillons, il y avait cinq pieds d'eau, les comptoirs étaient renversés et tous les articles du magasin flottaient dans l'eau. Plusieurs maisons ont été emportées par le courant ou frappées par la glace, par exemple Wilfrid Paul a tout perdu, maison et étable. Son frère Clément Paul demeurant plus bas à la pointe, a perdu 17 chevaux noyés, son moulin à scie a été endommagé par la glace. Plus loin encore, à la Petite Rivière Rouge, il y a eu 17 maisons qui ont été transportées par l'eau, et quatre d'entre elles ont été emportées par le courant, spécialement le hangar de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce soir, j'ai même entendu dire qu'il y a deux personnes qui se seraient noyées. C'est ce qu'il y a de plus triste. Au moins à la Mission nous n'avons pas à déplorer un pareil malheur.

La Mission qui se trouve à une quinzaine de pieds du niveau de la rivière en temps normal se trouvait donc le 27 avril dans une rivière de près d'un mille de largeur, dont le courant était tellement rapide que les chevaux avaient peine à se tenir debout. Un Frère convers se rendait à cheval de l'écurie à la maison des Pères et il n'y avait encore qu'un pied et demi d'eau. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, le cheval avait de l'eau « à moitié ventre », tellement l'eau avait monté rapidement. On peut dire que dans quelques dix minutes l'eau avait monté de deux pieds et demi à trois pieds. La rivière La Paix dont le parcours s'effectue sur 1700 milles de longueur, est peut-être celle qui roule le plus d'eau de toutes les rivières du Canada. Avec la fonte des neiges on comprend que cette rivière puisse facilement se transformer en un joli ruisseau... et rapi-

dement. Qu'on ajoute à ces flots envahisseurs les blocs énormes de glace emportés par le courant, et menaçant gravement les bâtisses de la Mission, et l'on aura une petite idée encore du spectacle effrayant. « Je n'avais « point peur la veille même du 27, me disait un autre « témoin, mais le lendemain, je tremblais comme une « feuille et beaucoup d'autres étaient dans mon cas, « tellement le danger était imminent. »

Si l'inondation eût passé en ne laissant que la peur, c'eût été un moindre mal, mais l'inondation a laissé des pertes considérables. Plusieurs ornements d'église furent endommagés, entre autres l'ornement doré à l'usage de Mgr GUY et un magnifique tapis du sanctuaire. Les réserves en magasin furent gaspillée : le sel et le sucre, les fèves, les pois, le thé, le café, la farine. Une bonne quantité de sacs de ciment, etc., etc. Toute la machinerie agricole a subi aussi de gros dommages, de même que le bois de « finition » du couvent. Au moulin à farine, une quantité de farine et de moulée a été à moitié gaspillée. Dans la cave des Pères, un gros lot de patates devant alimenter le personnel de la Mission n'a pu être sauvé. « Je pense, écrivait le P. HABAY, « au journal *La Survivance*, que longtemps on parlera « de cette inondation, qui a dépassé toutes celles qui « avaient précédé. »

« Pour comble de malheur, à l'inondation est venu « s'ajouter un autre malheur : la gelée. Nous avions « un magnifique champ de blé sur un terrain neuf ; « tous les épis, ou à peu près, étaient déjà sortis dès les « premiers jours de juillet quand la gelée est survenue. « Je suis au Vermillion depuis environ trente ans et « je n'ai jamais vu une pareille gelée en juillet qui « puisse faire tort au blé de cette façon. Nous n'avons « donc rien de ce côté. Et nos greniers !... Il nous faudra « un supplément de farine !... Un deuxième souci, « c'est la question du foin. Tout est inondé !... Il sera « très difficile de garder tous nos animaux sur notre « ferme. La situation est donc grave et il en coûtera « très cher pour y remédier !... »







